

Juliette Mézenc

# **LAISSEZ-PASSER**



*Éditions de l'Attente*

Image de couverture d'après une photographie de Franck Pruja d'un détail d'une œuvre de Siona Brotman.

© Éditions de l'Attente, 2016  
ISBN : 978-2-36242-061-0

*[www.editionsdelattente.com](http://www.editionsdelattente.com)*

La région Nouvelle Aquitaine soutient le programme éditorial des éditions de l'Attente.

*à Basile, Romann et Solal*

Je et déjà les problèmes commencent. Je doit être ici Juliette Mézenc puisque c'est sous ce nom que je vais signer ce prologue. Juliette Mézenc est un nom d'emprunt. Juliette Mézenc n'a pas de carte d'identité ni de carte électorale. Pourtant c'est bien sous ce nom de Juliette Mézenc que j'écris, sous ce nom que je suis parfois invitée à lire mes textes en public. Seulement voilà : Juliette Mézenc héberge quantités de je, Juliette Mézenc n'est pas très stable, elle n'est pas fixe ou du moins pas fixée et ne cherche pas à l'être. Son identité n'est pas vérifiable. Juliette Mézenc est pleine comme un œuf de je qui prennent la parole sans l'avoir toujours demandée, ce qui fait que le je dans ses textes peut varier en genre et en ton, en expérience aussi. Ces je la constituent, la désorganisent et la réorganisent sans cesse sans que jamais l'un d'entre eux prenne le pouvoir, même si pour être tout à fait honnête certains sont plus influents que d'autres. L'ensemble reste hétéroclite et mouvant, sans noyau dur, sans hiérarchie bien établie mais avec un certain sens de l'organisation tout de même. La communauté des je vous salue.

Juliette Mézenc

depuis un bon moment, je l'observe  
se débattre  
le cerf est maintenant au milieu de la clairière  
je ne peux pas bouger, juste la bouche qui bouge tout bas  
pour vous dire  
le cerf est maintenant au milieu de la clairière, le petit pan  
de mur jaune toujours empalé sur ses bois  
et les bois du cerf portent encore leur velours  
le soleil très blanc en fait une sorte de duvet  
à l'instant où je vous parle, il fait quelques pas avec le port  
noble qui fait de lui un cerf  
et puis tout recommence  
il balance sa tête de gauche à droite, son cou puissant se  
vrille et la colonne suit, les pattes plient  
sa maladresse est grande, il titube, s'arrête et se reprend,  
donne des coups de reins puissants, se prend dans les  
branches qu'il ne voit plus, le pan de mur partout le pré-  
cède et il a beau se tordre il ne parvient pas à lui causer le  
plus petit dommage, le petit mur résiste  
et s'immobilise, face à moi, réfléchit la lumière comme un  
miroir troué par les bois encore tout moussus de ce prin-  
temps

je reste interdite  
la danse reprend, je reste  
déchirée  
la volonté anéantie par la beauté du cerf qui cherche à se  
défaire d'un petit pan de mur jaune empalé sur ses bois

&

j'aime voir jusqu'à perte de vue, la raison qui fait que je ne  
peux vivre qu'en bord de mer  
là où la limite est celle de ma vue  
là où je peux voir aussi loin que mon regard me porte

à l'horizon plus de ligne d'horizon  
juste une bande large et un peu floue, une zone de buée  
bleue où le ciel aspire la mer  
la fait monter  
la mer, elle s'est agrandie jusqu'au soleil  
qui reste seul un peu distinct, un peu roi tout là-haut  
mais tout le reste : fondu  
moi fondu comme tout le reste, et je me demande (mais à  
peine) si c'est moi qui prolonge la mer ou la mer qui me  
prolonge, je ne pourrais pas le dire et d'ailleurs je ne me  
dis rien  
ou pas grand-chose  
la mer est devenue mon organe long et tranquille, l'air  
glisse sur la mer qui est mon organe long et tranquille, l'air  
passe sous ma peau en ondulations très lentes  
et nos températures s'accordent  
nos tempéraments s'accommodent

&

Tu ne t'aimais pas.

L'enveloppe extérieure déjà tu ne l'aimais pas beaucoup.

Mais ce que tu aimais le moins c'était l'intérieur de toi.

Le vrai objet de ton dégoût : cet intérieur rouge et gluant, proprement dégueulasse, qui te pourrissait la vie.

Et ce que tu aimais le moins à l'intérieur de toi c'était le cerveau, pourtant gris, neutre et impersonnel, quelque chose dans le cerveau qui sent déjà la craie et le tableau noir, rien de propre à t'inspirer du dégoût, éventuellement de l'ennui, pas plus, cet amas mou aux petits boudins gris qui s'affaissent les uns sur les autres te répugnait tout particulièrement parce qu'il se situait au plus près de ta pensée et donc au plus près de ta pensée de ce cerveau gris et mou qui te dégoûtait, et à ce stade, ça devenait vraiment insupportable cette affaire, tu étais alors à deux doigts de l'affolement et le désir de trépanation te traversait, qu'on m'ôte cette chose immonde de la tête

vite

tu chassais vite de ton cerveau l'image de ton cerveau.

Les os, ça allait, c'était même rassurant de penser à la structure qui donnait un peu de tenue à l'ensemble, le squelette



en manière d'élément fiable qui ne risquait pas de se répandre à tout moment et puis la matière même de l'os, cet ivoire dans le corps, oui, les os, ça pouvait aller. Les muscles aussi, ça allait, à peu près, fallait quand même pas regarder de trop près un écorché.

Non, en fait le problème, c'était les organes, ceux que l'on qualifie de vitaux, ce qui t'emcombrait, oui, ce qui t'emcombrait c'était les organes vitaux, sans les organes vitaux tu aurais été plus tranquille, tu aurais vécu tranquillement sans avoir constamment en tête l'image de ton cerveau gris et mou et gluant dans la tête.

Sans organes, le corps devenait enfin acceptable, il se muait en un objet que l'on pouvait faire tourner devant les yeux sans dommage.

Tout ce qui logeait dans le ventre était de loin le plus dégueulasse, bien que l'utérus, d'où commençaient à s'écouler le sang des règles, échappait curieusement à la détestation.

En revanche les intestins remportaient le pompon, non contents d'être rouges et gluants ils fabriquaient de la merde, rien ni personne ne pouvait rivaliser avec les intestins.